

LE RÉGIONALISME

dans

L'Éducation Primaire



CONFÉRENCE

FAITE

Au Congrès de la Fédération Régionaliste française

LE 29 NOVEMBRE 1912

PAR

M. de L'ESTOURBEILLON

DÉPUTÉ DU MORBIHAN

DIRECTEUR DE L'UNION RÉGIONALISTE BRETONNE



REIMS

ACTION POPULAIRE

5, rue des Trois-Raisinets, 5

Le Régionalisme dans l'Éducation primaire

Conférence faite par M. DE L'ESTOURBEILLON,
député du Morbihan,
au Congrès de la Fédération Régionaliste Française, à Paris,
le 29 novembre 1912.

MESSIEURS,

Lorsque vous avez décidé d'inscrire à votre programme la question si importante de l'*application de la méthode régionaliste à l'enseignement agricole*, il m'a semblé que l'étude de cette question, pour porter tous ses fruits, devait être abordée par la base, et qu'avant d'enseigner les méthodes régionalistes, il était indispensable de s'assurer que cet enseignement serait donné, non seulement par de vrais régionalistes, mais encore et surtout à des enfants et à une jeunesse destinés à être eux-mêmes réellement régionalistes et acceptant librement de le devenir ou plutôt de le demeurer.

Or, à l'heure présente, la mentalité est exactement aux antipodes de l'idée régionaliste, aussi bien chez la plupart des maîtres que chez la presque totalité des élèves, et c'est là, nous semble-t-il, le premier point qu'il faut envisager, le premier mal qu'il faut combattre, car les aspirations de l'enfance tracent généralement sa voie à la mentalité de l'avenir. Que si l'éducation régionaliste s'impose, il importe de lui préparer tout d'abord le terrain nécessaire et fécond

où pourront germer et se développer les principes et les idées qui en découlent, et d'où pourront surgir les applications et les conséquences que nous souhaitons.

Mais qui pourrait soutenir, hélas ! qu'à l'heure actuelle, nous ne sommes pas fort loin de ce terrain rêvé ? Qui d'entre vous, au contraire, n'a pu constater, trop souvent, l'antirégionalisme des masses paysannes, leur désaffection, sinon leur aversion ou même parfois leur mépris de la terre, du foyer et du métier ancestral ? Qui n'a maintes fois déploré cet abandon progressif de nos campagnes, ces émigrations quotidiennes et les douloureuses conséquences qu'elles entraînent ? Déjà, il nous a été donné de nous en faire l'écho à la tribune du Parlement en 1911, lors de la discussion du budget de l'Instruction publique, et point ne sont déplacées ici les observations que je faisais alors, l'attachement à la terre, dont je réclamaïis l'enseignement en ce temps, constituant la base même de cette éducation régionaliste que nous étudions et préconisons aujourd'hui.

Aussi bien, est-ce au nom de nos provinces, au nom de nos campagnes dolentes et meurtries, que je viens essayer de redire bien haut leur réelle douleur de se voir de plus en plus privées des meilleurs de leurs fils et exposées, bientôt peut-être, dans certaines régions, à voir complètement méconnues leur fécondité généreuse et leurs multiples richesses.

Un mal profond, un danger très grand, qu'on ne saurait, en effet, méconnaître, et que ne cessent de déplorer chaque jour tous nos statisticiens et nos économistes, nous envahit et nous menace de plus en plus ; j'ai cité ce fléau d'un nouveau genre qu'on appelle *la dépopulation des campagnes*. Les causes en sont multiples et il n'entre pas dans ma pensée de les examiner ici. A chacune d'elles, on a cherché à opposer des remèdes dont quelques-uns ont pu faiblement atténuer le mal, dont aucun ne fut jusqu'ici assez puissant pour l'enrayer. Mais, dominant toutes les causes génératrices de ce mal, il en est une qui en constitue l'origine et c'est contre elle, contre *l'éducation antirégionaliste* et hostile à la terre,

que je veux m'élever aujourd'hui, car elle est la source première d'où découlent toutes les aspirations et les idées néfastes qui incitent à l'abandon et à la désaffection du sol natal. Et je tiens à le déclarer très haut, cette éducation ne doit point nous apparaître comme le privilège d'une école ; elle est le fait de *presque toutes* les écoles primaires, quels que soient leurs caractères ou leurs origines ; elle est la résultante d'une mentalité presque générale contre laquelle on ne saurait trop s'élever.

Jadis, dans nos villages, quels que fussent les éducateurs ou les méthodes d'instruction, le maître, tout en enseignant l'enfant, ne cherchait jamais à le *détourner*, à le *dégoûter* de son milieu, de ses traditions ou de son village. S'il remarquait une intelligence plus éveillée que les autres, il lui consacrait plus particulièrement ses soins ; mais, en dehors de l'instruction proprement dite donnée aux enfants, l'éducation se faisait surtout en vue du *milieu social*, des *habitudes locales* où devait s'écouler l'existence de l'élève. Il savait faire pousser dans son cœur et dans sa jeune intelligence les racines qui devaient le retenir et l'attacher profondément à sa paroisse, à son foyer, et c'était là une excellente méthode d'enseignement régionaliste.

Il me souvient encore — étant de ceux qui apprirent à lire il y a quelque quarante ans avec un modeste instituteur laïque de village — de l'attitude, des conseils de ce vieil instituteur de la petite commune bretonne de Massérac, l'honorable M. Hervy, disant aux petits paysans et aux fils d'ouvriers qui travaillaient avec moi : « Travaillez bien, « mes enfants, mais surtout devenez des hommes dignes « de votre père et soucieux d'utiliser vos connaissances en « vue de lui faire honneur et de perfectionner les cultures « avec lesquelles il vous fait vivre, ou le métier qu'il exerce « pour rendre service à ses concitoyens. — Quant à vous, « ajoutait-il en s'adressant à moi, si je savais que vous ne « fussiez pas un jour regarder tous ces enfants, vos camarades, comme des frères et profiter de votre situation « pour les aider et les protéger, je vous dirais tout de suite :

« Retournez chez vos parents ; demandez-leur de vous faire apprendre, comme ceux-ci, un métier, afin que vous sachiez, vous aussi, toute la valeur et la noblesse du travail, et combien il importe de n'entrer dans la vie qu'en vue de continuer, avant tout, les *traditions des siens*. » Belles et nobles paroles qui savent se graver profondément, pour leur plus grand bien, dans la mémoire et le cœur des enfants !

Il n'en est plus de même, hélas ! aujourd'hui ; et dans maintes écoles, — non pas, en général, au cours même de l'enseignement donné, mais en certaines occasions, en dehors des classes, pendant les récréations, dans les relations de maître à élèves et des maîtres avec les familles — on ne semble s'appliquer qu'à persuader aux fils de nos laboureurs et de nos artisans qu'ils méritent mieux que la ferme où vivent leurs parents ou l'atelier où travaille leur père. En maints endroits, on leur inculque peu à peu (sans peut-être bien le vouloir ou se rendre compte du mal accompli), par l'exaltation exagérée d'un prétendu bien-être qu'on fait miroiter à leurs yeux et de connaissances qu'on leur présente (combien faussement, hélas !) comme susceptibles de leur ouvrir toutes les portes et de leur procurer toutes les places, une sorte de mépris de la terre et du travail familial.

Les habitudes du foyer sont traitées souvent avec dédain, quand, parfois, elles ne sont pas bafouées ; et dès que l'enfant, à sa douzième ou sa treizième année, se voit en possession de son fameux certificat d'études, — pauvre petit ! — il se croit déjà, trop souvent, un véritable phénomène, et sa petite cervelle, regardant avec un navrant dédain tout ce qui l'entoure, ne songe plus qu'au jour de ses rêves où il pourra gagner la ville et devenir garçon de magasin, employé ou commis quelconque. S'il s'agit des jeunes filles elles rêvent déjà d'être bonnes ou factrices au rabais. L'un et l'autre n'aspirent qu'à faire le monsieur ou la demoiselle. Et combien sont encore favorisées, chez les jeunes filles, ces déplorables tendances, par l'inconscience coupable avec

laquelle une foule d'institutrices, surtout, hélas ! parmi celles des Ecoles libres, s'appliquent à faire quitter à nos filles de paysannes les *costumes* et les *coiffes* de leurs parents et à les faire mépriser par elles, ne voulant pas comprendre que c'est là, au contraire, leur meilleure sauvegarde.

Une telle mentalité n'est-elle pas, je vous le demande, à l'antipode de l'idée et de l'esprit régionalistes ; et la première des méthodes d'enseignement que nous devons préconiser auprès des éducateurs de nos classes rurales, ne doit-elle pas consister surtout à leur inculquer l'amour de leur clocher, l'affection du foyer familial et par-dessus tout le désir d'y rester ?

J'entends bien que d'aucuns trouveront peut-être que cette mentalité est un bienfait et une conséquence de la civilisation, du progrès et des nécessités de l'éducation actuelle ou même de la lutte pour la vie. Je suis de ceux qui, avec beaucoup de gens sérieux, estiment qu'il y a là, au contraire, un véritable danger national.

Il est urgent, il est indispensable, dans l'éducation primaire rurale, de s'appliquer à inspirer de bonne heure à nos enfants l'amour du foyer, de la terre, de l'atelier familial, de leur en montrer toute la noblesse et la sécurité bienfaisante, et de leur donner le désir *d'y continuer* le passé de travail et d'honneur de leurs ancêtres ; il faut le prescrire aux maîtres qui ont charge d'âmes et d'éducation civique et nationale à cet égard, et leur faire comprendre, dès l'école normale où ils se forment, que ce doit être là une des parties les plus importantes et les plus nobles de leur mission.

Que si vous parcourez actuellement la plupart de nos régions agricoles, ou de nos petits pays, notamment les provinces de l'Ouest, vous entendrez partout le même cri de détresse et les mêmes doléances : « Il n'y a plus de journaliers ni d'ouvriers agricoles ; on ne peut plus trouver, dans nos bourgs et nos villages, d'ouvriers de métier, et la vie devient, dès lors, aussi dure qu'impossible. » Tel

cultivateur, en effet, est contraint d'avoir recours à la main-d'œuvre étrangère pour faire ses foins et ramasser ses récoltes, car ses enfants l'ont presque tous quitté. Telle charpente à faire, telle petite maison à bâtir, tel bout de mur à réparer, attendent deux, trois, quatre et cinq ans un maçon, un charpentier ou un couvreur, car il n'y a plus, dans le bourg ou au village, d'ouvriers de métier, et s'il en existe un encore par hasard, il ne peut suffire pour un territoire de douze à quinze lieues carrées. On ne peut trouver d'ouvriers, ceux-ci étant tous à la ville et refusant de venir travailler à la campagne à moins de voir doubler leurs prix. Certains métiers même, comme celui de scieur de long, par exemple, ont complètement disparu de certaines régions.

« Pourquoi faut-il, me disait dernièrement un cultivateur « d'Ille-et-Vilaine que l'on ait inspiré à l'école, à mes « enfants, le mépris de la charrue ? Ils végètent misérablement, l'un comme homme d'équipe, l'autre comme « garçon de café. En me privant de leurs bras, l'école a « tari ainsi, sans le vouloir peut-être, mais incontestablement, la source de notre bien-être et de nos richesses « dans cette ferme où nous étions tous très heureux et où il « y avait largement du pain pour tous. Et moi, désormais, « seul avec des domestiques de rencontre, qui souvent « sabotent mon ouvrage, je ne puis plus faire mes affaires « et suis obligé pourtant encore parfois d'envoyer à mes « enfants des secours pour élever leur famille, la vie étant « trop chère en ville. »

— « J'avais un bon petit bien de plus de cinq mille « francs, me disait un jour un cultivateur du Morbihan ; « mes trois garçons ont cru, comme d'autres, qu'il était indigne d'eux de cultiver la terre. On leur avait tant dit à « l'école qu'avec leur instruction ils pourraient faire des « Messieurs ! Ils sont douaniers ou employés de chemin « de fer, et me voici contraint, dans ma vieillesse, de vendre « à perte le bien de mes parents que j'avais fait prospérer, « pour aller finir mes vieux jours entre les quatre cloisons

« d'une mansarde de la ville, en attendant peut-être l'hôpital. »

— « J'ai cinq maisons dont on m'a commandé la construction, me disait l'an passé un petit maçon, entrepreneur « de la Loire-Inférieure, j'en ai peut-être pour six années, « car je ne puis trouver d'ouvriers, tous les jeunes gens de « la commune ne voulant plus travailler à la campagne et « ne cherchant qu'à s'engager en qualité d'ouvriers dans les villes. »

Et que ne pourrions-nous pas dire des jeunes filles ! Ce chapitre serait interminable. Le gouffre de la ville guette la moindre proie. La disparition des costumes, *si coupablement encouragée par les institutrices*, facilite tous les engagements et toutes les équipées possibles. On semble, en quelque sorte, s'appliquer à mettre ces malheureuses au point et dans un tel état d'âme qu'elles paraissent prêtes à suivre le premier racoleur venu ; et nul ne saurait dénombrer les victimes du déplorable mirage qu'exercent sur elles l'attrait de la ville et le besoin invraisemblable de se déclasser.

J'entends bien que l'on vient répéter souvent que les plus grands et louables efforts ont été accomplis par l'Etat, par les particuliers, par les syndicats, pour développer l'instruction professionnelle ou agricole, et il faut en savoir grand gré à tous ceux qui se dévouent à cette œuvre. Mais trop souvent, hélas ! toutes ces peines ne donnent que peu de résultats dans la pratique et sont condamnées à demeurer stériles ; car il ne suffit pas de développer d'une façon théorique des principes et des idées générales, même dans des cours aussi bien préparés que professés, il faut que l'enfant ait *le goût* et même *l'amour* du métier qu'il doit exercer, sans quoi tous les enseignements professionnels qu'on lui aura donnés resteront pour lui lettre morte. — Au sortir de l'école, l'enfant que l'on a détourné de la voie naturelle est voué, trop souvent, à l'oisiveté, au vagabondage, ou à des besognes qui ne lui mettent pas un métier dans les mains. L'agriculteur et l'artisan d'autrefois ont ainsi fait place, de

nos jours, au manœuvre sans profession. D'innombrables déclassés viennent encombrer les villes. Le désir, non plus du confortable, ce qui est juste, mais du luxe, souvent bien inutile, a ainsi envahi tous les milieux en même temps qu'une horreur grandissante de l'effort; et nombre de jeunes gens de nos campagnes se ruent chaque jour vers les cités à la poursuite du moindre travail qu'ils espèrent, souvent, voir récompensé par des gains chimériques.

Il appartient dès lors, croyons-nous, aux apôtres de l'idée régionaliste de combattre sans trêve un pareil fléau, et, quoi qu'on fasse, si l'on n'attaque pas le mal dans ses racines, tous les autres moyens seront vains. Il importe que les éducateurs du peuple, quels qu'ils soient, à quelque école qu'ils appartiennent, s'appliquent à inspirer aux enfants *l'amour du foyer et de la terre, le respect des traditions de la famille et le désir de les continuer* en utilisant leurs connaissances pour améliorer leur patrimoine et non pour le désert.

Le succès doit être, nous l'avons répété souvent, de plus en plus assuré, de nos jours, à l'école qui saura le mieux éduquer l'enfant en vue du rôle social que son milieu et ses traditions l'appellent à remplir. Un agriculteur ou un ouvrier instruit, sachant demeurer à la campagne et y remplir son rôle, sera forcément et naturellement un bon, un vrai régionaliste, et l'on peut proclamer sans crainte qu'il travaillera ainsi bien plus utilement à la grandeur et à la prospérité de la grande comme de la petite patrie, qu'un malheureux déraciné que guettent souvent toutes les misères et toutes les déceptions.

Marquis DE L'ESTOURBEILLON,
député du Morbihan,
Président de l'Union Régionaliste Bretonne.